

## PUDEUR

**S.E.R. | Études**

**2001/2 - Tome 394**  
**pages 180 à 196**

**ISSN 0014-1941**

Article disponible en ligne à l'adresse:

-----  
<http://www.cairn.info/revue-etudes-2001-2-page-180.htm>  
-----

Pour citer cet article :

-----  
« Pudeur »,  
*Études*, 2001/2 Tome 394, p. 180-196.  
-----

Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..

© S.E.R.. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.



## PUDEUR

Elle touche le corps et le cœur, pose une limite, signifie un retrait. Elle est l'écart. Elle a part à l'intime, suggère un secret qu'elle serait bien en peine de nommer, s'interpose, impose; distance et respect. Comment parler de la pudeur en des temps de regard dévorant, de regard insatiable, où la possibilité de tout voir et de tout savoir est revendiquée comme un droit, où la transparence est une obsession, où l'existence ne se prouve que de se montrer? Serait-on passé au delà, toute pudeur si bien répudiée que l'impudeur elle-même n'aurait plus de prise? Et l'impudeur ne serait-elle que cette provocation, soumise à l'escalade sans fin que certains déplorent? N'est-elle pas aussi dans le feu de l'amour, cette levée de la pudeur, devenue inutile, ce moment de l'approche, du regard, de la relation où s'instaure la royale liberté, où se fondent le mystère et la lumière? Comment pudeur et impudeur nous parlent-elles de nous, de ce qui est entre nous, de ce qui est au delà de nous?

### *Monument au Français inconnu*

DOMINIQUE QUINIO

*Curieux pays où tout ce qui est important est prié de rester strictement privé, les idées politiques comme les convictions religieuses — Cachez ces opinions que nous ne saurions voir! —, mais où plus rien n'est intime, surtout pas ce qui concerne la vie... privée. L'intimité, il est vrai, n'est-elle*

pas déjà largement écornée par cet outil de la modernité qu'est le téléphone portable ? Quand, dans un espace public, chacun se voit contraint de partager les conversations de son voisin, anodines souvent, impudiques parfois, qui ne laissent rien ignorer, ni de la baguette à acheter au retour du travail, ni des soucis conjugaux ou professionnels...

Une certaine presse, dite « people », s'est fait une spécialité des vies privées dévoilées : elle traque les vedettes du spectacle, traite avec elles ou paye sans barguigner les sommes que la justice, régulièrement saisie, la condamne à payer, sommes de toute façon largement inférieures aux bénéfices que leur rapportent ces indiscretions. Depuis peu, dans les colonnes de ces journaux spécialisés, les personnalités politiques côtoient les stars du cinéma ou de la chanson. Certains, il est vrai, ont pris le risque de mettre un doigt dans l'engrenage, acceptant que soient photographiée leur famille ou médiatisés leurs amours, des conseillers en communication les ayant sans doute convaincus d'« humaniser » ainsi leur image. Si l'on est très loin des campagnes médiatiques anglo-saxonnes faisant la chasse aux informations croustillantes sur la sexualité des hommes et femmes politiques, des barrières symboliques ont été franchies en France : les photos de la fille de François Mitterrand, les vacances du président Chirac à l'île Maurice, les images d'une journée de travail à Matignon pour le Premier ministre et son équipe, les confidences de Martine Aubry avant son départ pour Lille, ou les chaussettes usées de Jean-Marie Messier, patron de Vivendi... L'audiovisuel est entré à son tour dans la danse. « Vie privée, vie publique » (il y eut « Bas les masques »), « Strep-tease » ou « Sujet tabou » : les titres des émissions ne cachent pas leur jeu. Vedettes et responsables politiques sont désormais invités à se fréquenter dans des rendez-vous de divertissement ; interrogés sur leurs goûts ou leurs manies, passés à la moulinette de la dérision, ils n'abordent que par mégarde leur projet politique ou leur art.

Mais, comme pour mieux affirmer sa toute-puissance de faiseur de rois, la télévision tend à leur préférer aujourd'hui l'invité anonyme, le Français inconnu. La télévision fait de monsieur ou madame Tout-le-monde un héros, une star. A une condition : qu'il se raconte, qu'il témoigne, non pas de ses engagements dans la société, ni de ses convictions, mais de ses drames et tourments personnels. Une semaine ordinaire donne le tournis au téléspectateur : il saura tout de ceux qui vivent avec une maladie psychiatrique lourde ; il accompagnera les affres de ces mères qui n'acceptent pas le sexe de leur enfant, de ces personnes qui se trouvent trop grosses ou pas assez, qui portent un nom ridicule, qui bégayaient ou ont peur de la foule ; il vivra, comme s'il y était, le jour où de jeunes adultes révèlent leur homosexualité à leurs proches ; il admirera la passion dévorante de tel collectionneur de salières filmé maladroitement

dans son intérieur... Et encore, bienheureux est-il, ce téléspectateur français, de n'être pas invité à regarder par le trou de la serrure les empoignées de quelques personnes engagées comme pour un film de fiction, obligées de vivre les unes avec les autres sans s'être choisies, dans un espace clos constamment filmé par une caméra indiscreète. Les « game-shows » (les jeux), les feuilletons et autres « sitcoms » très « family-friendly » (popotes en quelque sorte), les « soap-operas », ces séries fabriquées comme des savonnettes, sont dépassés. A noter qu'en ce domaine, l'usage appuyé d'anglicismes est censé marquer une distance de bon aloi : le mal vient d'ailleurs et ne touche que par inadvertance une France fière de son exception culturelle. Place à la « reality-TV », la télévision-réalité ! Fausse transparence, d'ailleurs. L'on croit que tout est spontané, l'émotion comme les larmes, les colères ou les joies. Or la télé-réalité est évidemment mise en scène : le Français anonyme doit être télé-génique. Les candidats sont sélectionnés ; les entretiens préparés, les séquences montées, des scènes coupées. Et sur les plateaux, des spectateurs applaudissent sur commande. Foin de décence ou de quant à soi, vertus jugées surannées et soupçonnées d'hypocrisie : l'authenticité, la sincérité tiennent lieu de valeurs. Rien ne résiste à l'impérieuse nécessité de communiquer sur soi, de se livrer devant la multitude. Peut-être parce que, précisément, il devient difficile de communiquer avec un autre, en un face-à-face réel et donc risqué. Souffririons-nous d'un excès de vie trop privée — que personne donc ne partage —, qu'il faille la révéler au monde entier ? Un seul être vous manque... il vous en faut des millions pour donner du sel à la vie ! L'impudeur du témoin rencontre l'impudeur de celui qui l'écoute.

Les bonnes raisons ne manquent pas pour justifier ces « thérapies » publiques : des tabous à briser, une liberté individuelle à respecter, les bienfaits qu'en éprouvent des gens qui se croient seuls à souffrir. Tous ne sont pas exhibitionnistes ; beaucoup sont perdus. Ce sont les intermédiaires qui gênent, ces entremetteurs de l'intimité, payés en taux d'audience et en parts de marché ; et le voyeurisme des spectateurs, partagés entre la compassion sincère et le secret soulagement de ne pas connaître pareille galère.

L'impudeur n'est pas en soi condamnable. Des artistes, des poètes, des écrivains en jouent dans leur œuvre ; mais leur dévoilement se fait dans un rapport intime de personne à personne. Le créateur se livre sans masque ; mais chaque lecteur, chaque auditeur, chaque admirateur est unique. Désormais, le mal les guette pourtant. Camille Laurens a publié Dans ces bras-là, roman sans clés sur son amour des hommes, salué unanimement par la critique. Pourquoi faut-il que, de magazine en quotidien, d'interview en portrait, la trame de son roman devienne objet

médiatique : ses relations avec les hommes, les réactions de son père, de son mari, de son ex-amant, ses sentiments de mère... Grand déballage, secrets d'alcôve. L'impudeur, force créatrice, se dévoie en insupportable indécence.

## *Intimité n'est pas insularité*

BERNARD MATRAY \*

Notre conception moderne de l'intimité est le fruit d'une longue évolution, observée dans les mœurs des sociétés d'Europe occidentale depuis plusieurs siècles, et plus précisément depuis la Renaissance. L'histoire de la vie privée, qui a été faite récemment de manière systématique<sup>1</sup>, met en lumière une aspiration constante des individus à conquérir et à se réserver, dans l'espace social, des zones où une part de leur existence puisse se dérouler à l'abri des emprises, des contrôles ou, tout simplement, de la curiosité d'autrui. Cette histoire montre, de façon très instructive, qu'à partir du xv<sup>e</sup> siècle surtout, un clivage apparaît dans la société.

D'un côté, la société rurale traditionnelle s'attarde, parce que pauvre et dépendante, dans les conditions d'existence héritées du Moyen-Age. Elle est contrainte de se maintenir dans des modes de vie grégaires peu soucieux de l'intimité des personnes : elle ne peut, par exemple, accéder à un habitat qui autonomise la vie des générations à l'intérieur de l'espace familial ; si bien que les relations intimes des parents restent assez habituellement exposées au regard de leurs propres enfants.

D'un autre côté, les ressortissants des classes plus aisées, dès qu'ils accèdent à un statut économique plus confortable, n'ont de cesse d'affirmer et d'inscrire dans l'aménagement de l'espace communautaire un droit à l'intimité. Ainsi la famille noble, puis la famille bourgeoise inventent de nouveaux modèles d'habitat, caractérisés par la disparition de la salle commune et par un cloisonnement de l'espace qui autorise le retrait possible de l'individu et sa protection contre les regards d'autrui

\* Le Père Bernard Matray, mort subitement en mai 1999, enseignait au Département d'éthique biomédicale du Centre Sèvres (Paris). Ces lignes sont extraites du livre *Intimité, secret professionnel et handicap*, rédigé sous la direction du docteur Marie-Hélène Boucand, et paru en 1998 aux éditions de la Chronique Sociale (7, rue du Plat - 69002 Lyon).

1. Ph. Ariès et G. Duby, *Histoire de la vie privée*, Seuil, 1985-1987.

jugés indiscrets. Le jardin clos, le salon particulier consacrent la privatisation de la vie sentimentale et l'intimité de la vie familiale; la chambre à coucher autonomise la vie du couple, le cabinet de lecture la vie intellectuelle personnelle, nourrie du contact intime avec des auteurs préférés.

Vu de l'extérieur, chacun de ces lieux est d'abord un îlot protecteur contre l'étranger, à qui le nouveau code social désormais en vigueur interdit l'accès. Vu de l'intérieur, il constitue un espace de connivence où s'exprime la sensibilité du sujet. Personnalisé, chacun de ces lieux d'intimité est aménagé selon le goût de son propriétaire et habité par des objets familiers, choisis, investis de souvenirs, de sentiments, d'affectivité. On peut se rappeler ici, de façon opportune, que la disparition des grandes salles communes pour les malades des hôpitaux n'est, dans notre pays, qu'une évolution à peine achevée aujourd'hui.



Ce recours à l'histoire est instructif pour nos réflexions présentes. On y voit comment la revendication d'intimité se concrétise dans un double comportement : celui du repli de l'individu, de son isolement, à certains moments et en certains lieux, dans une démarche qui doit assurer sa protection contre un extérieur jugé agressif ou, à tout le moins, indésirable, et, en même temps, dans cet espace protégé, celui d'un redéploiement de l'individu, d'un rayonnement de son intériorité. Dans cet espace intime, l'autre ne pourra plus pénétrer avec le statut d'inconnu ou d'étranger, mais seulement avec celui d'invité, d'élue, d'ami, d'allié; c'est-à-dire dans le respect du projet relationnel qui est celui de la présence, au sens vrai du terme.

L'histoire de cette évolution, si longue et si continue, manifeste avec quelle insistance le besoin d'intimité s'est affirmé, en Occident, comme besoin fondamental, inscrit au plus profond de chaque individu. Elle attire notre attention sur le fait que la satisfaction de ce besoin a nécessité une conquête obstinée, qu'elle a longtemps constitué un véritable privilège, qu'elle s'est avérée plus lente à obtenir et plus difficilement reconnue chez les plus pauvres, les plus déshérités, les plus vulnérables du corps social. Cette leçon de l'histoire doit certainement rester présente à l'horizon des recherches sur la relation avec la personne handicapée.

Pour en venir à la société moderne, il semble qu'elle soit, mais pour une part seulement, l'héritière de cette évolution. Pour une part seulement, car si elle privilégie, et parfois jusqu'à l'exacerbation, la protection

de l'existence individuelle, elle semble aussi être traversée par un désir immodéré de pénétrer dans l'intimité des personnes pour en réduire le mystère. Il est instructif, à cet égard, d'observer l'ampleur de la construction juridique qui a été nécessaire pour contrecarrer la violence de ce désir. Notre société pratique simultanément l'extrême discrétion et l'extrême impudeur. Ces deux extrêmes s'appellent d'ailleurs probablement l'un l'autre.

On peut, en effet, parler d'impudeur dans bien des comportements collectifs dits de « consommation d'intimité ». Pour ne relever ici qu'un fait — mais qui a valeur de symptôme —, le franchissement de la barrière de l'intimité fait partie des stratégies habituelles de certains grands médias pour s'acquérir un plus large public [...]. Si nous relevons ici ces pratiques, c'est pour leur valeur paradigmatique. Il ne s'agit pas de désigner des coupables : d'autres champs de la vie sociale permettraient les mêmes analyses. Le présupposé culturel qui fonde ces pratiques est inquiétant : il établit que l'intimité d'une personne peut être dévoilée sans que soient requises les conditions de la présence. Comme si un tel dévoilement ne détruisait rien d'essentiel, et même devenait légitime, puisqu'il est censé instruire ceux qui s'y reconnaîtront. Intérêt, curiosité, fascination, goût de s'approprier sans frais la vie d'autrui, ces pratiques nourrissent un voyeurisme qui instaure la non-réciprocité, interdit la présence et n'ouvre à l'espérance d'aucune reconnaissance interpersonnelle. Le péril ici perceptible est d'instaurer la confusion des ordres, c'est-à-dire de faire passer dans l'ordre de l'extériorité, celui des choses et des objets, ce qui est de l'ordre spécifique de la personne et de son intimité, de l'ordre de la présence.

Face à ces multiples formes du déni d'intériorité, la société a dû ériger la barrière du droit. Il est significatif que l'affirmation du droit, pour les individus, au respect de leur vie privée et de leur intimité soit posée dans le texte le plus universellement fondateur de la vie en société qu'est la Déclaration universelle des droits de l'homme de 1948, dans son article 12, et dans un texte aussi modeste et de moindre autorité qu'est la toute récente « charte du patient hospitalisé », diffusée en 1995 par les autorités responsables de la politique sanitaire en France. Pour les professions de santé, tous les codes de déontologie imposent le respect de l'intimité du malade. Ainsi, à tous ses niveaux d'autorité, le droit défend avec opiniâtreté la même valeur.



La conscience des risques très importants de violation de l'intimité des personnes qui existent dans notre société et l'ampleur de l'édifice

juridique qui a été construit pour les conjurer, doivent raviver, à mon sens, notre questionnement sur la conception qui est la nôtre de l'intimité. Nous sommes, me semble-t-il, invités à nous interroger sur ce qui serait, pour finir, et quelle que soit notre bonne volonté, un appauvrissement de notre conception de l'intimité [...].

Le concept d'intimité introduit, dans la représentation de ce qui constitue la vie personnelle, l'existence d'une frontière, d'une limite, d'une sorte de barrière entre un intérieur de la personne, le privé, et un extérieur, le social. Le respect de l'autre que requiert l'éthique n'impliquerait alors que le non-franchissement de cette barrière.

Cette représentation est légitime, mais il me semble que, dans les formes de revendication les plus absolues du droit à l'intimité, elle peut faire apparaître une ambiguïté, et que cette ambiguïté réside dans une confusion entre ce qui est l'intimité vraie et ce qui ne serait, en fait, qu'une simple insularité. Dans la problématique de l'insularité, la vie intime de l'homme est conçue comme une entité close, fermée sur elle-même, étanche et autosuffisante. La revendication d'intimité n'est plus alors que le choix, d'ailleurs illusoire, en faveur d'un individualisme irréductible. Une telle conception de l'intimité est entièrement dominée par un souci de repli défensif : l'intimité devient, en l'homme, l'intouchable... On voit qu'une telle représentation remet en cause le désir et la possibilité même de la présence ; elle pose comme impossible toute réciprocité dans la relation. Elle ne laisse finalement aucune légitimation possible à ce qui serait le souci d'un véritable respect de l'autre dans la relation.

Une manière possible de surmonter cet écueil est d'intégrer dans notre recherche une réflexion sur le corps et de manifester que, pour l'homme qui vit nécessairement dans un corps, l'intériorité est aussi participation et ouverture. Le corps définit un espace de visibilité qui est espace d'autonomie, mais aussi espace de participation. Toute réflexion sur l'intimité doit donc intégrer une réflexion sur la manière dont l'homme occupe cet espace, la manière dont il est son corps. Brièvement, il est utile de rappeler ici que le corps est médiation, qu'en lui s'opère cette conjugaison de l'activité et de la passivité qui fait de l'homme un être de participation, dans le monde et dans la société.

Une intimité qui ne se concevrait et ne se vivrait que tournée vers le dedans s'exténuerait dans le confiné : une intimité qui ne se concevrait et ne se vivrait que tournée vers le dehors risquerait sa propre dissolution dans les choses. Ainsi, du côté de l'intériorité, l'homme va vers la conscience de soi, le dialogue avec lui-même ; il habite l'épaisseur de son

histoire personnelle, chargée des significations et des permanences qui fondent son irremplaçable identité. Du côté de l'extériorité, il s'ouvre sur le monde, il vit de participation : il est faisceau de connaissances, de désirs et d'intentionnalité. Il est essentiel de comprendre l'intimité comme traversée par ces deux mouvements ou ces deux exigences, contraires et complémentaires. C'est ce que le corps exprime. Il constitue ce lieu-charnière où s'articulent l'intérieur et l'extérieur. Il est expressivité, il est élan ; il est aussi accueil et réceptivité.

Il me semble que le respect de l'intimité d'autrui implique la non-intrusion dans ce qu'autrui tient secret, et que cette conception des choses correspond à l'acception la plus courante de la notion de respect. Mais il me semble que ce même respect de l'intimité implique aussi l'attention et la réceptivité à ce que l'autre, dans un mouvement de sortie de soi et d'exposition de soi-même, donne à connaître de son intériorité. Le respect de l'autre et de son intimité se dit alors en termes de non-indifférence et d'accueil. Respecter l'autre, c'est le respecter dans les deux versants de son existence, l'un et l'autre vitaux pour lui : celui de l'intra-version, tournée vers son secret, et celui de l'extra-version, animée par son désir.

Le respect est un concept éthique : il dit la loi qui, reconnue par les deux partenaires, permet à la relation d'exister. L'enjeu du respect, c'est l'existence même de la subjectivité et de l'inter-subjectivité, c'est-à-dire la possibilité même de la présence. Sans lui, il y a réduction du partenaire à la condition de chose et sa disparition comme partenaire. Le respect garantit que, dans le temps de la présence, une part de liberté restera non aliénée au plaisir, au désir ou au savoir de l'autre. Maurice Bellet explicite ainsi l'obligation du respect, dans un style suggestif qui paraphrase celui de certains passages de la Bible<sup>2</sup> :

« Vous commencerez par le respect. Vous ne prendrez pas à l'autre ce qui est son bien, ce qui fait partie de sa propre vie, ce qui le fait vivre, ce qui le soutient dans son existence. Vous ne lui prendrez pas sa nourriture, vous ne lui prendrez pas son travail, vous ne lui prendrez pas sa maison, vous ne lui prendrez pas ceux qu'il aime [...]. Vous ne lui prendrez pas ses certitudes, son espoir, son désir, l'œuvre où il met son esprit, son cœur et ses mains. Vous ne prendrez pas sa vie. Vous ne lui prendrez pas sa mort. Vous ne lui arracherez par force rien de ce qui le tient en vie. »

2. M. Bellet, « ... Car vous commencerez par le respect », *Christus*, octobre 1974, p. 473.



*Le respect est la condition de la présence. Parce qu'il renonce à l'intrusion violente et maintient le désir d'accueillir, il permet que la relation à l'autre demeure traversée par une promesse. Il légitime le dévoilement de l'intimité dans l'attente qu'une vérité advienne, à laquelle aucun des partenaires n'aurait accédé sans le secours de l'autre.*

*Respecter l'autre revient à le rendre à lui-même, à son unité de sujet. Respecter l'autre revient à se poser soi-même comme sujet, en attente de reconnaissance. Et à accueillir l'avènement de la présence, dans la joie. Puisse l'institution en être transfigurée.*

## **Du cinéma polémique à la guerre des sexes**

ESTELLE GAPP

*Du libertin Sade de Benoît Jacquot à la sulfureuse Mécanique des femmes de Jérôme de Missolz, en passant par le polémique Baise-moi de Coralie Trinh Thi et Virginie Despentes, l'actualité cinématographique semble mettre à nu nos fantasmes les plus obscurs et mettre à mal la pudeur comme prétendue vertu féminine. Apologie du sexe et de la violence, le cinéma réalise, dans la confusion des sens, une véritable « confusion des genres » (Ilan Duran Cohen), où s'entremêlent érotisme et pornographie, amour et sexualité. De l'impudeur à l'impudence, les nuances s'estompent, au profit d'un spectacle au parfum de scandale, où l'image des femmes flirte avec séduction et détermination, perversion et revendication.*

*Dans cette étrange alchimie de la féminité et de l'agressivité, qu'en est-il de la pudeur et de son cortège de valeurs morales ? Le cinéma actuel se ferait-il le pourfendeur d'une certaine « fausse pudeur » ? Loin d'une simple mascarade au pouvoir subversif, l'enjeu qui se dessine au travers de ces films est bien celui d'une véritable guerre : guerre des sexes, mais aussi combat mythique entre Eros et Thanatos, conflit social de la liberté contre la loi, ambivalence du regard cinéphile et de l'œil voyeuriste.*



A l'affiche du film d'Anne-Sophie Birot, *Les Filles ne savent pas nager*, révélée par *La Puce d'Emmanuelle Bercot* (1998), *Isild Le Besco* multiplie les rôles de jeune fille en fleur et incarne, dans le film de *Benoît Jacquot*, une jolie ingénue face au vieillissant marquis de Sade. Offrant son visage boudeur à l'innocente *Emilie de Lancris*, l'actrice semble personnifier la virginité et se faire l'icône de la pudeur. Modèle de discrétion et de vertu, la noble demoiselle s'effarouche d'abord à la lecture de quelque manuscrit du marquis : la pudeur se trouve menacée par l'impudeur des propos libertins. Mais, face à la proximité de la mort qui envahit les jardins de la pension de *Picpus* (on y installe une guillotine, on y creuse des fosses communes), *Emilie* sent naître le désir pressant de satisfaire sa curiosité sexuelle. Prise dans un dilemme entre la décence, héritée de l'éducation de sa mère, et l'assouissement de ses aspirations physiques, à l'image des infidélités de son père, la jeune fille se trouve au centre de la problématique morale de la pudeur et de l'impudeur : l'une revendiquant une certaine réserve en matière de sexualité et de mœurs ; la seconde énonçant l'absence de toute retenue, à la fois physique et morale. Fondée sur l'opposition du corps et de l'esprit, l'idéal ascétique de la pudeur relève d'une morale chrétienne où l'humilité et la chasteté se substituent à l'acte de chair, synonyme de culpabilité et de mal. Défenseur de l'athéisme et du matérialisme, *Sade* dénonce le rejet du corps : « Pas d'idée sans corps et pas de corps sans esprit », apprend-il à sa disciple. C'est dans l'environnement même de *Thanatos* que se joue la plus troublante des scènes érotiques, au cours de laquelle *Sade* met en scène la défloration d'*Emilie* par *Augustin*, un jeune et vigoureux jardinier, sous le regard voyeur et complice d'un jeune chevalier homosexuel qui s'ennuie cette nuit-là...

A la réserve vertueuse succède l'effusion la plus licencieuse, à la retenue discrète succède une incandescente indécence. Dans ce jeu des contraires, les ébats amoureux prennent les atours d'un combat : la pudeur est précisément ce qui empêche de faire ce qui peut blesser la décence, l'impudeur est ce qui blesse impunément les convenances. Entre une pureté à préserver et une blessure vécue comme salissure, le dualisme esprit-corps prend un caractère éminemment belliqueux. Quelle est la nature de ce lien, inhérent au vocabulaire amoureux, qui unit l'érotisme à la violence ? Curieux enfantement que celui du couple *Eros/Thanatos* !

Cette proximité incestueuse du principe de vie et du principe de mort est particulièrement mise à l'œuvre dans le film de *Coralie Trinh Thi* et

Virginie Despentes. Si *Baise-moi* contient des images pornographiques d'une effrayante crudité, l'ensemble du film, quant à lui, semble porteur d'un sens qui éclaire la folie sadique des deux héroïnes : il ne s'agit pas d'un déchaînement démoniaque de sexe et de violence, mais de la détermination meurtrière de deux guerrières parties en croisade contre la lâcheté des petits pervers, « ceux qui, comme toi, suivent des filles qu'ils ne connaissent pas », lancent-elles à l'une de leurs victimes. A ce titre, la scène du massacre dans le restaurant est significative : les jeunes femmes dénoncent l'apparente légalité derrière laquelle se cache l'interdit, l'hypocrisie avec laquelle le vice revêt le masque du licencieux. Alors que le film s'ouvre sur une scène de viol collectif, l'escalade de violence qui s'ensuit participe de la quête d'une vengeance insatiable contre les hommes, où les femmes échangent leur statut de victimes contre celui de bourreaux.

De l'affront moral à l'affrontement physique, l'impudeur attise la violence d'une guerre des sexes, où les revendications libertaires et identitaires de l'individu prennent un ton résolument offensif. De la mascarade exhibitionniste à la parade stratégique, la ligne de front entre le masculin et le féminin se déplace aux frontières mêmes de la personne humaine, visant non plus l'identité de l'un ou de l'autre, mais l'intégrité de l'être humain. Tel est le paradoxe de la transgression érigée en système : la guerre de position se transforme en guerre d'usure, où s'évanouissent les derniers remparts de l'entité individuelle et sociale. Ainsi se perd, dans l'opposition, ce qui devait s'y affirmer : l'identité respective de la femme et de l'homme. Dès lors, l'impudeur fait place à l'obscène, à ce dévoilement insoutenable du vide intérieur de chacun, comme le montre le film de Jérôme de Missolz. Adaptation du roman de Louis Calaferte, *La Mécanique des femmes* substitue la parole triviale à l'acte sexuel, dans une profusion hystérique. Réduites à l'animalité de leur désir, les femmes y sont libérées jusqu'à la solitude, libertines jusqu'à la vulgarité. A vouloir revendiquer leur différence, elles n'ont gagné que l'indifférence de l'homme, qui se fait sourd à leurs protestations d'amour. « Lubrique, baiseuse, impudique... malgré tout, je veux qu'on m'aime », confie l'une d'elles au héros toujours silencieux et impassible.

Dans ses attaques subversives contre la pudeur, le cinéma actuel ébranle le fragile espace conceptuel qui permet de distinguer l'amour de la sexualité, l'érotisme de la pornographie. Sur le mode de la provocation, il flirte avec les catégories essentielles à sa propre définition. Technique de représentation au pouvoir de fascination, le cinéma hésite entre image et spectacle, art du regard et voyeurisme. Contrairement à la pornographie, qui désigne une perversion du regard, l'œuvre éro-

tique définit l'image qui sublime la sexualité, en montrant l'accomplissement et la plénitude de l'amour, dans un acte de liberté, d'épanouissement et d'innocence. C'est le sens que prend l'érotisme dans le film d'Im Kwon Taek, *Le Chant de la fidèle Chunhyang* : dans l'écho de la musique, la répétition du chant et la figuration du théâtre, l'histoire d'amour, adaptée d'un conte coréen traditionnel, redonne au sentiment vrai qui unit les deux époux la bouleversante mesure de la pudeur, gardienne du mystère des corps amoureux. Signe d'une affection non affectée, d'un don de soi entier qui convoque l'esprit et le corps, la pudeur accompagne l'union innocente des chairs et dévoile un parfum de paradis perdu.



*Etrange jeu d'amour et de mort, fragile équilibre entre virginité et violence, la pudeur apparaît comme le critère de la juste mesure, nécessaire à la distinction entre cinéma et exhibitionnisme. Apparentée au phénomène identitaire et à l'image spéculaire, la problématique de la pudeur et de l'impudeur délimite cet espace liminal du féminin et du masculin, de l'extériorité et de l'intériorité, de la domination et de la soumission, du visible et de l'invisible. A l'ère postmoderne qui inaugure une sexualité nihiliste, alors que s'estompe la différence des genres au profit d'un être androgyne, homme ou femme « sans qualité », et que sautent les barrières du privé et du public sous les feux de la rampe cinématographique, que reste-t-il du secret de l'individu ? Un secret de Polichinelle ? Une marionnette désarticulée sortie du « Placard » (Francis Veber) des désordres amoureux.*

## **Corps mystiques, corps pudiques**

GUY PETITDEMANGE

« Non, nous ne trouvons plus de plaisir à cette chose de mauvais goût, la volonté de vérité, de la vérité "à tout prix", cette volonté de jeune homme dans l'amour de la vérité... Nous ne croyons plus que la vérité demeure vérité si on lui enlève son voile... On devrait honorer davantage la pudeur que met la nature à se cacher derrière des énigmes et des incertitudes bariolées. Peut-être la vérité est-elle une femme qui a des raisons de ne pas vouloir montrer ses raisons » (NIETZSCHE, *Le Gai Savoir*).

De quelle limite s'agit-il donc avec la pudeur, où s'entrevoit si bien un lien entre les corps et la vérité ? De quelle retenue, de quelle discrétion, de quel geste de retrait et de juste expression ? De quelle chasteté, de quel voile ? Quelle chose provoque, creuse la distance infranchissable quand les corps sont en jeu ? Qu'est-ce qui « ne se voit pas » ? Qu'est-ce qui « ne se dit pas » ? Qu'est-ce qui ne sera jamais mis à nu dans la nudité même ? La pudeur n'est pas d'abord une honorable vertu. Quand il y a des corps, la conscience serait comme déroutée par ce qui, étrangement, vient d'ailleurs, qu'elle ne constitue pas, qu'elle ne peut étaler devant elle, selon sa tentation, ou plutôt son mouvement naturel. La pudeur est une sidération ; on passe à un ordre différent. Quelque chose des corps se refuse au discours, s'en rétracte, impose une autre voix. « L'heure de la liberté sonna grave et fermée, et remplit nos âmes de joie et d'un sentiment de pudeur, à cause duquel nous aurions voulu laver nos consciences et nos mémoires de la laideur qui y gisait : et aussi de peine, car nous sentions que cela ne pouvait pas arriver, que rien jamais plus n'aurait pu arriver d'assez bon et pur pour effacer notre passé » (Primo Levi, *La Trêve*). C'était à la sortie des camps. Quelque chose des corps ne se livre pas comme une chose, ne se décrit pas, comme si le corps conduisait plus loin, comme s'il contenait plus que le corps. « La pudeur est le pressentiment d'une dignité spirituelle qui est propre aux choses de l'homme et qu'on s'expose à profaner si, par une sottise franchise, on en galvaude la confiance » (Jankélévitch). Le charme de la poésie sur ce chapitre, même de la plus « osée », est de mener à ce saut.

**Exception mystique ?** – Le sens infiniment subtil de cet intouchable fait le ton, la résonance insistante de la littérature mystique particulière des *xvi<sup>e</sup>* et *xvii<sup>e</sup>* siècles qu'aborde Michel de Certeau, faisant à son tour du tact la règle de méthode. « L'expérience mystique est une expérience physique et indicible de l'esprit ». Là, cette pudeur n'est pas une prescription a priori. C'est un style, une manière d'être, une manière d'écrire. Dans la désolation et l'exaltation, dans l'angoisse, le désert, la présence, tout se raconte des métamorphoses inouïes du sensible que sans doute nous n'oserions pas dire, mais une chose toujours reste voilée. A dire vrai, ce n'est là nul paradoxe, cette écriture de la pudeur dans « l'expérience physique » est celle du désir. « Le corps adoré échappe autant que le Dieu qui s'efface ».

---

Toutes les citations sont tirées de Michel de Certeau, *La Fable mystique*, Gallimard, 1982 ; Mino Bergamo, *La Science des saints*, Jérôme Millon, 1992 ; et Emmanuel Levinas, *Totalité et infini*, 1961.

Cette écriture mystique, c'est l'avancée des corps. Ravissements, plaisir même succèdent, s'entremêlent aux larmes, aux solitudes, au souhait d'anéantissement, jusqu'à jouir de l'anéantissement même. La maladie semble le climat de ces passions et tumultes, aux confins souvent de la folie et du vide, comme si, dans cette aventure spirituelle, le corps avait tout à porter des défaillances de l'intelligence et des assurances du discours. « A la question : qui suis-je, la jouissance répond » ; ou, à l'extrême opposé, le corps, comme chez Surin, accepte la perte totale : « Qu'on me prise, qu'on me blâme/J'ai perdu jusqu'à mon âme. » Le corps devient « l'organe de toutes ces faveurs » ; il va aux extrêmes, le ravissement ou la perte ; c'est un théâtre animé où s'entrechoquent un moi et « un Dieu qui dans la mystique moderne apparaît comme un désordre divin ». Que vivre quand Dieu n'est plus principe d'ordre ? L'écriture mystique a sa source dans le rythme de l'inquiétude jusqu'au désespoir et de la joie victorieuse et tremblante. De cette brisure, « chute du signe, par la nécessité de ne produire dans le langage que des effets relatifs à ce qui n'est pas dans le langage », surgit une aurore, une lumière incoercible, la beauté qui « se substitue au vrai » : « Est beau ce que l'être n'autorise pas. » D'autres commencements éclatent, dans l'évidence, sans garantie, certains.

C'est le corps qui donne à la parole son audace, son invention, sa mesure aussi. Dans le silence de discours desséchés — et Certeau rappelle sans cesse ce contexte historique —, il s'agit de retrouver la Parole fondatrice, une communication. « Je parle, dit Dieu, et il n'y a que moi... Puisqu'il doit y avoir de la Parole alors même qu'elle devient inaudible, le mystique substitue transitoirement son je locuteur à l'inaccessible divin Je. » Le corps prend en charge la question de ce Dieu qui appelle, aime et se tait. En quelque sorte, le corps assure une sauvegarde. Et quelle est donc cette foi qui le met en mouvement ? Celle d'être attendu. Ce motif splendide revient souvent chez Thérèse d'Avila. « La folie de Surin a d'abord été la violence de cet improbable, l'enfermement du je lorsqu'il cesse de croire qu'il est attendu. » « Je n'ai de nom que ce qui te fait partir. » La pudeur provient de l'enchâssement de deux paroles l'une dans l'autre ; une tension se met dans le langage et lui donne son tour particulier si essentiel : « Le langage perd la capacité de dévoiler, il voile. » D'un côté, l'impétuosité et l'exposition à nu d'une expérience amoureuse, de l'autre, une écoute, une attention, une réserve qui fait place, un éloignement minimal, « la caresse d'un non-savoir », que n'ignore pas l'expérience amoureuse. Dans ces corps érotisés, qui parlent sans cesse d'amour, s'entend un secret presque exaspérant. Cette mystique est un phénomène désarmant. Est-ce, pour qui n'en est pas, une aberration ?

**La vie ordinaire.** – Levinas éclairerait peut-être cet extraordinaire, cette étrangeté imaginée si loin de nous. Il y a selon Levinas une « originalité absolue » de l'expérience érotique. Ce serait là que la transcendance d'autrui, qui ne s'y limite pas, ressortirait avec tout son relief et son mystère, quand « Eros est fort comme la mort ». Je vois la mer, les montagnes, les choses, les villages. Autrui, je ne le vois pas ainsi : il est visage, il est un centre, un centre résistant et fuyant, qui défait sans cesse sa forme. Avec le féminin, l'altérité passe à un degré abyssal, elle devient semblable à celle, absolue, de l'avenir et de la mort. « La façon d'exister du féminin est de se cacher, et le fait de se cacher est précisément la pudeur. » La lumière de la conscience ramène tout à soi, la pudeur est une fuite devant la lumière. Avec la différence des sexes, « L'Autre est l'Autre », l'étranger qui vient au monde, lequel est « trop grossier et blessant pour lui ».

Mais le féminin n'est pas seulement cette pureté parméniennienne. Le féminin concret est chair, la chair légère et lourde, qui a pour structure foncière l'équivoque, et c'est cette équivoque, entre fragilité et poids d'insignifiance, qui révèle ce qu'est la pudeur entre des corps désirants. Levinas semble brutal, mais il touche au cœur de cette relation même.

Quelle est donc l'équivoque qui s'immisce avec Eros ? D'un côté, il y a bien, dans la chair concrète, cette virginité insaisissable, la clandestinité, la vie nocturne du caché, une altérité qui blesse et emporte les corps désirants ; d'un autre côté, il y a, et simultanément, l'incoercible poids de la chair de l'autre, « ultramatérialité exorbitante, paroxysme de la matérialité, nudité exhibitionniste, un découvert où rien n'est dévoilé ». L'impudeur serait de « découvrir le caché en tant que caché », une profanation, s'en tenir à cette « animalité ignorant sa mort, indécente », qui rit et se moque, qu'est l'autre travesti en chose pure et brute, en objet de la pure convoitise et comme coupé de lui-même. L'impudeur chosifie, naturalise ; elle anéantit la relation. Au contraire, dans le jeu des amants comme dans la nuit mystique, une beauté s'élève, « sans pourquoi, sans fondations », de la relation vivante avec le mystère dans le concret même. Bien sûr, la relation de l'homme avec Dieu chez Levinas — l'infini, mouvement d'infinition, d'absolution, esprit, souffle — ne se modèle pas sur la relation avec le féminin, mais elle prolonge de celle-ci l'idée d'une révélation pleine et entière, et pourtant voilante, toujours. Et, comme dans le discours mystique, ici dans le plein des jours surgit la beauté, la beauté féminine, « souveraineté de l'envol, existence sans fondements, car sans fondations ».

**Le périple mystique.** – Ce détour par Levinas offre un appui. Il rappelle que la vie mystique est avant tout l'histoire, le récit, d'une séduc-

tion qui se saisit des corps. C'est par eux qu'elle déconcerte, plus remplie de surprises et d'étonnements que le discours de la stricte doctrine. Elle est en quelque sorte, trivialement, cette pulsation du désir si magnifiquement chanté par Sophocle, le désir qui « siège près des grandes lois souveraines, car la déesse Aphrodite invincible se rit de tout ». « L'amour n'est pas consolation, il est lumière » (S. Weil). Le pudique chapitre de La Fable mystique sur Thérèse d'Avila raconte, selon un juste ton, de demeure en demeure, ce voyage de celle qui désire et qui sait.

La séduction n'a pas de barrière, elle prend au plus vif les corps, l'âme, le temps. Mais son secret est d'être vécue comme partagée. Même dans l'absurdité, l'aridité des solitudes et jusqu'à l'hypothèse de la damnation, toujours « le mystique » reste en attente, aux aguets, comme si toujours l'horizon qui réveille était Dieu seul, l'inconnu qu'il faut sans cesse recommencer de connaître, celui qui est au-dessus de tout. De cet entrelacement, ce ton si frappant qui domine et qui règne, par où s'exprime le secret d'une relation avec l'autre, à la fois si sûr et si secret, qui retourne totalement notre être même, à commencer par les corps. De là cette pudeur ultime, d'une délicatesse sans égale, si sensible dans le fameux poème de George Herbert, talisman de Simone Weil :

« Amour m'a dit d'entrer, mon âme a reculé/Pleine de poussière et péché./Mais amour aux yeux vifs, en me voyant faiblir/De plus en plus, le seuil passé./Se rapprocha de moi et doucement s'enquit/Si quelque chose me manquait./Un hôte, répondis-je, digne d'être ici./Or, dit Amour, ce sera toi./Moi, le sans-cœur, le très ingrat ? Oh ! mon aimé,/Je ne puis pas te regarder... »

« Il ne faut pas aimer Dieu comme le joueur aime son jeu », dit encore Simone Weil. Que reste-t-il, dans l'après-coup, de ces pérégrinations où rien de soi n'a été ni épargné, ni expliqué, ni passé sous silence, qui sont le chemin vers l'autre et son passage en nous, quelque part, de l'autre sollicitant et en retrait, « voix de fin silence », que la fable mystique raconte de si loin pour nous, avec tant de juste savoir ? Peut-être une nouvelle pudeur encore, le renvoi à soi-même, à sa liberté, cette fois trouvée et reçue, active dans l'humble ordre des choses visibles et la présence à autrui :

« Je n'ai plus rien à prétendre,/Plus d'amis à rechercher,/Plus de causes à défendre, Plus de desseins à cacher./Je ne saurais plus rien craindre,/Rien déguiser, ni rien feindre./Après avoir tout quitté/J'ai trouvé ma liberté » (Surin).

# Suspens

DOMINIQUE GEAY-HOYAUX

« Il [l'ami] cherche vos besoins au fond de votre cœur  
Il vous épargne la pudeur  
De les lui découvrir vous-même. »  
JEAN DE LA FONTAINE

*Parfaite concision de la langue du XVII<sup>e</sup> siècle, qui condense les deux versants de la pudeur : sentiment de gêne que l'un pourrait éprouver, « épargnée » par l'infinie délicatesse de l'autre.*

*Habituellement, on fait de la pudeur comme une qualité en creux : réserve, retenue, position de retrait, embarras ou honte de soi, crainte de trop montrer; en-deçà, négation, qu'incarne le timoré.*

*Pourquoi n'inverserions-nous pas les données communément admises ? La pudeur n'est pas effacement. Elle ne cache pas, ne dissimule pas. Elle n'est pas immobile non plus, ni stagnante, ni dormante. Et la notion qu'en a Alain n'est pas davantage passive, qui lui fait dire que « la pudeur est une précaution contre la sympathie » : précaution, dans le sens d'éviter ce qui nuit; sympathie, dans le sens de ce qui trop immédiatement séduit — de l'extérieur. Ainsi, la pudeur ne s'oppose même pas à l'impudeur, elle lui est simplement étrangère; car l'impudeur n'est qu'extériorité.*

*Toute d'intériorité, la pudeur appréhende ce qui blesse. Appréhender, dans la langue du droit, c'est « saisir au corps ». Ce n'est pas rien ! Saisir au corps toute blessure, d'où qu'elle vienne; saisir au corps tout ce qui peut meurtrir la décence, l'intimité, la modestie, l'honnêteté... Et l'appréhension, c'est saisir par l'esprit.*

*Limpidité de l'attitude, la pudeur serait, essentiellement, ce qui devance le geste, la parole, l'acte, le pas. Suspens.*

*Ce que l'on croit et que l'on aime, quoi que l'on croie ou qui l'on aime, n'est qu'empreint d'extrême pudeur, habité du suspens qui précède toute épiphanie.*

*Au sein de nos océans d'impudeur, sous d'innombrables formes, et jusqu'à l'impudence, redonner force et même puissance à la pudeur.*

*Parler ? Ecrire ? S'agiter ? Parler, peu ; écrire, peu ; et peu se mouvoir. Dans le suspens de tout acte, pudeur.*

*La pudeur retient son souffle ; afin de mieux l'épandre. Pour le pas.*